

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 14 NOVEMBRE, 1878.

No. 12.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Le jeune Edwards s'était avancé avec les autres pour regarder les billets; il ne dit rien; il s'assit, appuya sa tête sur sa main et parut accablé. L'agent prit les MM. Hunt à part, et après leur avoir dit quelques mots, pria tout le monde de quitter la chambre. Edwards et l'agent restèrent seuls.

“ Maintenant, jeune homme, je ne veux pas vous insulter; on peut arrêter l'affaire; dites-moi seulement où est l'argent du vieux monsieur, et épargnez-moi la peine de chercher et de vous conduire à la prison de l'État. Donnez-moi l'argent et vous serez tout à l'heure libre comme l'air. ”

Edwards se leva, et regardant fixement l'agent :

“ Je regrette beaucoup, monsieur, de m'être si fort emporté et de vous avoir refusé ce que vous me demandiez. ”

— Ne parlons plus de cela. Ce n'est rien; j'y suis habitué; il faut bien passer quelque chose à la jeunesse; mais ce n'est pas cela. Vous n'avez plus qu'une chose à faire maintenant, c'est de me livrer le reste, et je vous laisse aller, et tout sera dit.

— Je n'ai aucun besoin, monsieur, d'être mis en liberté; je n'ai pas d'argent à livrer, et je n'avais pas connaissance de celui que vous venez de trouver. C'est une énigme aussi bien pour moi que pour vous.

— Ce n'est pas une énigme pour moi, pas le moins du monde, et c'est peine perdue de nier plus longtemps. Allons, allons, je suis trop vieux pour être refait par vous. ” Élevant la voix et regardant sévèrement Edwards: “ Montrez-moi le reste de l'argent, il tirait en même temps de sa poche une paire de menottes, si vous ne voulez pas mettre ces jolies petites manchettes. Plus d'un hardi coquin les a eues avant vous. Allons, dépêchons, je ne puis attendre. ”

Une pâleur mortelle couvrit le visage d'Edwards à la vue de ces instruments de honte. Il tomba sans force sur une chaise.

“ Allons, allons, jeune homme; ce n'est pas à moi qu'il faut jouer de ces tours-là; toutes vos comédies ne prendront pas; allez, j'en ai trop vu. Je

parle sérieusement. C'est votre dernière ressource; le temps de défaire ce nœud et tout sera dit. ”

L'agent attendit encore quelques moments; mais James ne répondit pas. Il n'opposa plus la moindre résistance, et, se soumettant à sa destination, il sortit de sa chambre les mains aux mains comme un voleur!

XI.

Le soir même, la tranquillité était complètement rétablie dans la demeure de M. Hunt. James était parti escorté de l'agent de police, et un silence de mort pesait sur toute la maison.

Dans le petit salon on n'a pas encore allumé les lampes, mais la flamme ardente du foyer éclaire la pièce tout entière. Devant la cheminée, une femme jeune et belle est assise, renversée sur le dossier de la chaise, les mains jointes sur sa poitrine, les pieds appuyés sur le garde-feu. Ses yeux, qu'ombragent de longs cils noirs, sont fixés sur la flamme vacillante qu'elle regarde sans voir; sa bouche, qui semble faite pour sourire, est mélancoliquement fermée. Comment reconnaître dans cette jeune fille, sombre et désolée, celle dont la voix joyeuse et le rire éclatant égayaient tout à l'heure encore cette famille si triste sans elle!

Elle était encore plongée dans ses rêveries lorsqu'on frappa à la porte.

“ Oh! mon Dieu! pourvu qu'il ne vienne personne ce soir. ”

Elle se hâta d'allumer une lampe, s'éloigna du feu et mit sa chaise dans un coin. Elle était prête maintenant à recevoir quiconque entrerait.

La porte s'ouvrit; ce n'était pas un étranger. “ Bonsoir, cousin Rodolphe. ” Mais elle ne se leva pas de sa chaise et ne le salua pas de ce sourire qui lui était habituel.

“ Bonsoir, Sarah; êtes-vous donc seule? ”

— Il y a déjà quelque temps; j'espère que mon oncle et ma tante vont bientôt revenir. ”

Rodolphe Hunt, car c'était lui qui venait d'entrer, prit une chaise, et avec un sourire flatteur :

“ Je suis bien content d'être venu ce soir, ma cousine; vous devez vous ennuyer ainsi toute seule. ”

— Oui en effet, je suis assez triste ce soir. ” Et elle ne leva pas les yeux

de dessus son ouvrage qu'elle avait repris à l'entrée de Rodolphe.

“ J'ai bien pensé que vous seriez tous abattus ce soir, après ce qui est arrivé aujourd'hui. Pauvre James! qui aurait pu penser? ”

Sarah leva les yeux, et son regard alla de son cousin au feu, puis revint sur son ouvrage. Elle se sentait épiée et son cœur avait froid; elle ne répondit pas.

“ Avez-vous vu James à son départ? ”

— Non je ne l'ai pas vu.

— Je n'aurais pas voulu le voir non plus. James m'a toujours paru un excellent jeune homme, bien que... ”

Sarah regarde son cousin qui détourna les yeux.

“ Bien que..., disiez-vous, mon cousin? ”

— Oh! rien; seulement j'allais dire que quelque-fois il avait des allures singulières. Qu'en pensez-vous? N'avez-vous jamais rien remarqué? ”

— Non, jamais.

— Ma foi, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble qu'il n'est pas franc. Il y avait chez lui quelque chose que l'on ne s'explique pas. ”

Sarah ne fit aucune réponse; et de fait, la tournure que la conversation avait prise lui déplaisait: son mécontentement était visible.

Rodolphe était son cousin, et, comme elle, était à la charge de ses oncles. Pendant tout le temps qu'il avait demeuré dans la même maison qu'eux, il avait entouré Sarah de prévenances qui lui valurent l'amitié de la jeune fille. Rodolphe était son cousin: elle l'aimait à ce titre et lui savait gré de ces petites galanteries, de ces attentions délicates qu'il lui prodiguait; mais quelle que fut l'intimité dans laquelle ils vivaient, Rodolphe ne pénétra jamais plus loin dans son affection. Elle trouvait en lui un parent, rien de plus.

Sarah était jeune, belle et pure; sa simplicité, son bon cœur, sa franchise eussent captivé un cœur moins tendre que celui de Rodolphe; mais Sarah possédait en outre une merveilleuse qualité comme fille chérie de son oncle, M. Hunt jeune. À la mort d'une sœur bien-aimée qui n'avait que cette enfant, M. Hunt avait promis d'élever la pauvre orpheline et de se charger de son éducation; il l'avait donc gardée chez lui, et ce n'était un secret pour personne qu'il n'aurait pas d'autre héritière que sa chère Sally.

Il est facile de comprendre alors que cette jolie fortune, venant se joindre aux qualités physiques et morales de Sarah, devait rendre Rodolphe éperdument épris de sa cousine; qui donc l'en eût blâmé? Mais Sarah ne pouvait se faire à l'idée d'accueillir une affection au désintéressement de laquelle elle ne croirait pas; et du moment où son cousin, pour éprouver ses sentiments, se mit sur les rangs, elle se hâta d'élever entre elle et lui une barrière infranchissable. Rodolphe fut profondément affligé de ce résultat. Bien fait et satisfait de sa personne, il avait de plus acquis toutes ces petites perfections qui font d'un joli garçon l'homme le plus agréable du monde, et puis enfin il savait qu'il serait riche un jour. Bien peu de jeunes gens, d'après ses calculs, pouvaient offrir de tels avantages, et bien peu de jeunes filles surtout, pensait-il avec assez de fatuité, pouvaient résister à de si rares qualités. Mais ces séductions n'avaient rien de dangereux pour Sarah; elle doutait de son honnêteté, et tout était dit.

James Edwards était-il la cause du peu de succès de Rodolphe? peut-être; mais il en était au moins la cause bien innocente. Il n'avait jamais parlé d'amour et n'avait rien fait pour gagner le cœur de Sarah. Plus d'une fois sans doute il avait, comme membre de la famille, tenu compagnie à la jeune fille et causé avec elle dans le cercle domestique; mais il n'avait jamais été plus loin, et, à part la sympathie qu'établissait entre eux la même foi, la même religion, nul n'eût pu un instant soupçonner la nature de leurs rares entrevues.

Soit que les douces paroles de James l'eussent impressionnée, soit que sa mélancolie touchante eût ému en elle une sensibilité déjà vive, toujours est-il qu'une même pensée les possédait, peut-être à leur insu, et que leur deux âmes, réunies par un lien invisible, étaient depuis longtemps confondues en une seule.

Sarah avait, comme nous l'avons dit, repris son ouvrage à l'entrée de Rodolphe, et paraissait y donner beaucoup plus d'attention qu'à la conversation de son cousin. Celui-ci fut donc, après de vains efforts pour renouer l'entretien, forcé de prendre congé d'elle.

Il eut à peine quitté la chambre qu'elle mit son ouvrage de côté, et, reprenant sa place devant le feu, se laissa aller aux réflexions qui l'agitaient si profondément: tout à coup elle joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, et de grosses larmes brillèrent et tombèrent de ses yeux. "Je le verrai: je veux entendre de sa bouche toute la vérité. O mon Dieu! aidez-moi à supporter cette épreuve: aidez-moi à marcher sans crainte dans

le sentier du devoir; soutenez-le aussi." Mais elle ne put en dire plus, ses sanglots étouffèrent sa voix, et ses pleurs coulèrent avec abondance; puis elle se leva calme, sortit de la chambre sans bruit, et descendit à la cuisine. Betty la regarda tout effarée.

"Oh! mademoiselle Sarah! est-ce vous? Que je suis contente! Il y a si longtemps que je demandais l'arrivée de quelqu'un: tout est si triste ici, et je suis seule. Jim est parti, et la maison est comme morte. C'est le jour le plus malheureux de ma vie."

Sarah ne put répondre; elle s'assit près de Betty, et écouta ses lamentations sur les terribles événements du jour; la brave femme pleurait, elle aussi, et de grosses larmes venaient tomber sur son tablier blanc.

"Un si bon jeune homme, et le voir entre les mains d'un butor pareil! Comme il lui parlait grossièrement! Tenez, mademoiselle Sarah, je crois que je l'aurais tué; et lui, le pauvre enfant, ne répondait pas un mot. Il lui dit seulement lorsque cet être sans cœur le saisit brutalement par le bras: "J'irai avec vous, monsieur, et je n'ai pas besoin de votre aide." Oh! pourquoi mes pauvres yeux ont-ils vu un pareil spectacle? Je m'avancai aussitôt vers lui. "Monsieur Edwards, lui dis-je, ayez courage, car je crois que vous êtes innocent de tout ce qui s'est passé.—Vraiment, "Betty," me dit-il. Et croyez-moi, mademoiselle Sarah, les larmes lui vinrent aux yeux et il sourit doucement, et ses lèvres tremblaient. Oui, "lui dis-je, je le crois, et vous le leur prouvez."

Betty vit qu'elle en avait trop dit: Sarah sanglotait.

"Allons, allons, ma chère demoiselle, je n'ai pas dit cela pour vous faire de la peine.

"—Cela ne me fait pas de peine, Betty; je suis heureuse de vous entendre dire que vous le croyez innocent.

"—Et c'est vrai, voyez-vous, pauvre jeune homme! Jim ma dit qu'on faisait courir le bruit dans les magasins qu'il avait joué; mais j'ai dit à Jim qu'il en avait menti. Lui, jouer! O mon Dieu, mon Dieu! Écoutez-moi, mademoiselle Sarah;" et elle s'approcha de l'oreille de la jeune fille. "Il y en a tout près d'ici qui en savent plus qu'Edwards là-dessus; c'est mon avis.

"—Eh Bien! Betty, ne voudriez-vous pas voir James et causer de cela avec lui?

"—Si je le voudrais, mademoiselle Sarah? Sans doute que je voudrais bien.

"—Je suis résolue, Betty, à aller le voir, et j'irai ce soir, si vous consentez à venir avec moi."

Betty joignit les mains, et levant les yeux: "Êtes-vous bien dans votre

bon sens, ma chère demoiselle? y pensez-vous? Il est dans la vieille prison de la ville, et vous me parlez à moi, qui tremble en la voyant de jour, d'y entrer la nuit? Non, non, Betty n'ira pas, ni vous non plus, ma chère demoiselle.

"—J'ai pensé à tout cela, Betty; je ne pourrais dormir sans l'avoir vu. Vous savez, Betty, qu'il n'a pas d'amis pour le consoler et lui donner du courage. Sa mère et ses sœurs sont loin; mes oncles n'iront pas, et Rodolphe..."

"—Celui-là! oui, croyez qu'il ira! Il n'est pas autant l'ami de James que vous croyez; mais, ma chère demoiselle, vous n'irez pas ce soir à la prison. Vous trembleriez rien que d'entendre le bruit de vos pas sur les dalles; que serait ce lorsque vous entendriez le grincement des verrous et des chaînes?... Non, non, mademoiselle Sarah, ce n'est pas là votre place, et la nuit est si sombre!"

Voyant cependant que sa maîtresse était bien décidée et qu'elle irait plutôt toute seule, Betty, qui l'aimait beaucoup, consentit enfin, malgré elle, à l'accompagner. Mais que de soupçons! que d'exclamations! Elle n'aurait jamais cru qu'une pauvre femme pût être chargée d'une telle affaire... Pourquoi était-elle née? etc.

Mais lorsqu'il s'agit de se préparer au départ, Betty montra fort bien qu'elle n'avait pas perdu la tête. Elle déguisa Sarah et la rendit méconnaissable. Puis elle alla au garde-manger.

"Le pauvre enfant a peut-être faim; il ne sera pas fâché de manger quelque bon morceau."

Et elles partirent.

XII.

Les ombres de la nuit sont descendues; les lumières brillent dans toutes les rues de la ville; leurs rayons lointains viennent s'éteindre sur les barreaux des petites fenêtres de la prison, qu'ils colorent d'une lueur fugitive. Edwards est là, triste et désespéré, n'attendait plus rien de ce monde qui l'a si douloureusement abandonné. Les bruits de la rue, en atteignant son oreille, attristent son âme, car parmi tous ceux qui passent à ses pieds, nul, peut-être, ne pense à lui; on se montre du doigt la grille de son cachot; on parle de vol, de tout ce qui s'est passé dans la journée, mais il n'y a pas dans cette foule un seul mot de pitié pour lui. On ne connaît pas sa vie antérieure, on le méprise. Pourquoi leur en voudrait-il? ils sont justes. O douleur! de lourdes portes chargées de fer, des verrous, des grilles le séparent de ce monde où tout à l'heure encore il souriait à la vie; nul ne songe à lui apporter un mot d'espoir ou de con-

solution... Mais quelle est donc cette pensée qui tout à coup lui fait verser des larmes? Pourquoi la rougeur vient-elle couvrir son noble visage? Ah! c'est qu'une autre douleur plus terrible que les ténèbres qui l'environnent le torture et l'épouvante: sa réputation, si seule richesse dans ce monde, le seul héritage d'un père vénéré, sa réputation est perdue, et jusqu'au jour où la vérité fera disparaître ces tâches qui le souillent, il lui faudra s'exiler de cette société qui l'a condamné et proscrit. Et sa pauvre mère, et ses sœurs, qui donc leur donnera du pain? Faudra-t-il donc qu'elles mendient?

Il était encore en proie à ces désolantes pensées, lorsque l'horloge de l'église voisine sonna lentement l'heure de la nuit. Il écoute: des bruits de pas se font entendre: on approche de la porte; une clef grince dans la serrure, et la lourde porte s'ouvre. Le geôlier entre suivi de deux femmes: il place une lampe sur la table de chêne, dit tout haut qu'il reviendra dans un quart d'heure, et part en refermant la porte derrière lui.

La suite au prochain numéro.

—:—
POUR RIRE.

Qui répond, paie, dit-on. Voici des réponses qui paient:

Une réponse de médecin peu compromettante:

—Docteur, disait une cliente, vous qui possédez le fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé?

—Je tousse, chère dame.

.

M. et Mme Prud'homme nous feront toujours rire:

Joseph va marier sa fille à un mécanicien de la ligne de l'Ouest.

—Votre futur gendre a une position bien dangereuse! lui fait observer quelqu'un.

—C'est vrai, dit le père en se rengorgeant, mais il mène toujours un *certain train*.

.

A la mairie du dix-huitième arrondissement, un garçon boucher se présente pour se faire inscrire comme électeur:

—Comment vous appelle-t-on? lui demanda l'employé.

—Comme ça, répond le boucher en mettant deux doigts dans sa bouche et donnant un coup de sifflet.

On l'a mis à la porte.

.

Un enfant, entendant dire que sa mère venait de perdre son procès:

Ah! maman, que je suis aise, dit-il en se jetant à son cou, que vous ayez perdu ce vilain procès qui vous tourmentait depuis si longtemps!

La mère fut bien loin d'être de l'avis de son naïf enfant.

Une Chantreuse des Rues

Suite et Fin.

—Oui, poursuivis-je avec une chaleur croissante, dans ma conviction, pour que mon honneur soit sauve, pour que ma conscience soit tranquille, pour que tout mon avenir ne soit pas entaché, il faut une réparation, une réparation éclatante qui dépasse, si c'est possible, l'importance de mon tort.

—Je suivais sur le visage de ma mère les oscillations de sa volonté ébranlée. Je touchais au but. Je m'empressai d'ajouter:

—Avez-vous donc perdu la mémoire? Mais cette enfant, vous l'avez vue naître, elle s'est développée sous vos yeux, elle a été la compagne de mon enfance; son gracieux visage, sa jolie voix, son attachement tout filial pour vous n'ont cessé de charmer vos yeux, vos oreilles, votre cœur. Faut-il que je vous rappelle encore sa mère, cette brave femme qui a été la providence de mes jeunes années, dont les soins et les veilles m'ont sauvé la vie? Et vous hésitez! Et votre cœur ne se fond pas en songeant que cette Louise, presque votre fille, en a été réduite à errer par les rues comme une mendicante, à chanter dans les cafés, à tendre la main! Et vous n'avez que des larmes stériles, quand vous savez qu'elle git sur le lit d'un hospice, qu'elle est à la veille d'être mise dehors, sans ressources avec son enfant, et tout cela par ma faute, par la faute de votre fils!

—Ma mère sanglotait de nouveau et semblait me demander grâce. J'étais dur sans doute, mais il le fallait. A moins que de cela, je n'eusse peut-être pas réussi à vaincre son ressentiment. Je terminai en regardant mon père. Je le savais le meilleur homme du monde, mais en même temps un peu trop économe, inon parcimonieux.

—Finalement, dis-je avec une fermeté qui dut le faire frémir, je vous prévient que je suis prêt à sacrifier une partie de la dot que vous me destinez, à engager ma signature, à grever mon héritage, à me ruiner pour avoir l'argent dont j'ai besoin.

—Je veux bien croire que ma mère ne fut point fâchée de m'entendre parler avec cette chaleur. Le fait est que je réussis à lui faire partager toutes mes intentions. En réalité, sa tendresse pour Louise n'était qu'endormie; elle se réveilla, en son cœur, avec une nouvelle intensité. Mon père, de son côté, aida à cette heureuse révolution en convenant qu'il

fallait s'occuper de Louise et la rétablir dans la situation où elle était avant l'accident. Je vis ma bonne mère aussi ardente bientôt que d'abord elle avait été tiède, et l'entendis avec bonheur déclarer qu'elle prétendait se charger de tout. Je lui donnai de grand cœur carte blanche, sachant qu'elle était libérale et plus capable que personne de bien faire les choses. Quant à Jacques, il ne savait plus décidément quelle contenance garder. Dans la petite guerre qui venait d'avoir lieu, il avait embrassé maladroitement le parti de l'injustice. Il se trouvait vis-à-vis de nous tous dans la position la plus fautive. C'est ce qu'il comprit parfaitement. Son nez s'en allongea et devint rouge, selon ce qui arrivait toujours des qu'il était en proie à une émotion quelconque.

VIII.

Philippe qui, sans y songer, avait continué de se complaire en son récit, parut décidément jaloux d'être bref. Il reprit avec précipitation:

—Le jour arriva enfin où fut signé l'accord de Louise. Je lui avais prodigué les espérances, mais je ne lui avais fait aucune promesse formelle. Le matin, au moment de s'habiller, elle trouva près d'elle, sur une chaise, l'une des robes que la misère l'avait obligée de mettre en gage. Vers onze heures, je vins la chercher et la conduisis moi-même au parloir. Ma mère en personne l'y attendait: elle tenait le petit Moser sur ses genoux. A cette vue, Louise fut saisie d'une émotion qui faillit l'étouffer. Je sentis tout son corps trembler et vis l'heure où elle allait perdre connaissance, ce qui me fit regretter un instant de ne pas l'avoir prévenue. Mais le bonheur de voir et d'embrasser son enfant lui donna la force de surmonter cette faiblesse. Elle me quitta brusquement et courut d'une halaine à son petit garçon qu'elle souleva dans ses bras et devora de caresses. Elle prit ensuite l'une de ses mains de sa mère et l'inonda de larmes. Ma bonne mère, elle aussi, pleurait, et embrassait sa pupille avec effusion. J'étais troublé dans la satisfaction que me causait cette scène pathétique par la présence de deux ou trois témoins étrangers. Le plaisir que je ressentais ne m'absorbait pas, comme Louise, au point de me rendre indifférent à ce qui se passait autour de moi. Je pressai ma mère de partir. Nous montâmes en voiture et primes le chemin de la rue des Marais. En route, Louise, incapable de tenir en place, se remuait comme une folle; elle ne pouvait se rassasier de contempler son enfant, de le baiser, de le serrer contre elle; sa reconnaissance pour nous éclatait dans ses yeux et

dans des exclamations de joie. Elle s'interrompit tout à coup au milieu de ces élans pour m'interroger du regard avec tristesse. Je n'eus pas de mal à la comprendre.

"La tournure de mon esprit est loin d'être romanesque, et, au rebours de ma mère, je n'aime que médiocrement les surprises. Je jugeai donc à propos de préparer Louise au surcroît de bonheur qui l'attendait. Je lui dis que j'avais enfin des nouvelles de Moser.

"L'avez-vous vu? s'écria-t-elle.— Oui." Elle m'envisagea avec anxiété. "Eh bien! fit-elle.— Il a été malade aussi, répondis-je laconiquement; je suis parvenu à lui faire entendre raison: vous le verrez sans doute bientôt, pénétré de repentir et plus épris de vous que jamais."

"En signe de remerciement, Louise s'empara de ma main et la pressa sur son cœur; de nouvelles larmes affluèrent à ses yeux et mouillèrent ses joues pâles. Nous arrivâmes.

"Mon père accueillit la pauvre fille avec une bonté toute paternelle et lui dit obligeamment qu'elle avait passé le temps des épreuves, qu'elle n'avait plus que d'heureux-jours à espérer. Elle fut fêtée, choyée, caressée autant qu'un malade chéri qui, contre toute espérance, reparait plein de santé. Des personnes qui l'avaient jadis connue voulurent la voir, l'embrasser, la complimenter. Bien que profondément touchée de ces marques d'affection, un souvenir pénible allait et venait dans son cœur et y modérait le ravissement. Le *reat* de Moser avait été signé en même temps que celui de sa femme. Je lui avais donné rendez-vous à la maison, et je m'impatientais déjà de ne pas le voir arriver. Sur ces entrefaites, ma mère dit à Louise:

"Maintenant, ma fille, montons chez toi."

"Louise, et moi tout le premier, la regardâmes d'un air profondément surpris. Tout en m'arrachant mes intentions à l'égard du mari et de la femme, ma mère avait constamment refusé de me dire les siennes. Parvenus au troisième, nous nous arrêtâmes en face d'une porte dont la clef était à la serrure. Ma mère, pour ménager les forces de Louise, avait pris le petit Moser dans ses bras.

"Sonne, ma fille," lui dit-elle.

"Des pas se firent entendre; Louise les reconnut; sans plus attendre, elle tourna la clef, poussa la porte et tomba évanouie dans les bras de Moser.

"Je renonce, faute de temps, à décrire cette scène; je vous abandonne volontiers ce soin. Avec mon secours Moser transporta sa femme dans un fauteuil et s'agenouilla devant elle. Il pleurait, embrassait ses mains

et la surveillait avec tendresse en attendant qu'elle revint à elle. A peine rouvrit-elle les yeux, qu'elle se pencha passionnément sur lui et mêla ses larmes aux siennes. Longtemps les sanglots étouffèrent les paroles dans leur gorge. Ma mère et moi regardions ce spectacle en silence, transportés l'un et l'autre d'un contentement sans bornes. Pour ma part, je crois bien avoir éprouvé, dans cette occasion, la plus pure et la plus vive jouissance que j'aie ressentie et ressentirai sans doute en toute ma vie. Je ne saurais vous dire combien j'étais heureux d'avoir contribué à une scène qui, dans l'espèce, comme dirait un homme de loi, est bien l'une des plus touchantes qu'on puisse imaginer.

"Toutefois, les transports de leur ravissement se calmèrent par degrés, un peu d'ordre s'introduisit dans le chaos de leur sensations, ils retrouvèrent enfin la voix et la parole pour s'accabler de questions réciproques. Au milieu de leurs récits entre-croisés, ils ne cessaient de s'interrompre pour caresser leur enfant et tourner vers nous leurs yeux pleins de larmes. On eût dit qu'ils se réveillaient d'un long rêve et jouissaient d'une nouvelle union dans un monde meilleur que le nôtre.

"La pièce où nous nous trouvions était la principale d'un petit logement d'une propreté exquise et de l'apparence la plus gaie. Sans me prévenir, ma mère l'avait arrêté et l'avait fait meubler d'une manière tout à fait confortable. Des rideaux en perse joyeuse garnissaient les fenêtres; une glace et une pendule en albâtre ornaient la cheminée; les tiroirs d'une commode et les rayons d'une grande armoire avaient été comblés de linge et d'objets de toilette; une étincelante gamme de casseroles en cuivre, une collection de plats et de pots en faïence illustraient les murs et le dressoir d'une petite cuisine bien propre et bien claire. Dans sa prévoyance généreuse, ma mère avait été jusqu'à égayer le logement d'une série de jolies estampes coloriées, et la margelle des fenêtres des plus belles fleurs de la saison. C'était bien plutôt l'intérieur d'une petite rentière que celui d'ouvriers pauvres.

"Ma mère le parcourut avec le mari et la femme et leur en fit apprécier tous les agréments. Bien que l'esprit de prévoyance d'une ménagère fût visible jusque dans les moindres détails, ma mère dit à Louise:

"Vois si tu as ce qu'il te faut; je pourrais avoir oublié bien des choses. Au surplus, je crois avoir mis dans le tiroir du milieu de ta commode un peu d'argent pour pourvoir au plus pressé. D'ailleurs, d'ici à ce que ton mari ait trouvé de l'ouvrage, il y a en bas un petit

"fonds de réserve à votre disposition."

"Tant de libéralités, tant d'attentions délicates, reblissaient Louise et son mari de reconnaissance; ils cherchaient au fond de leur cœur, pour l'exprimer, des mots qui ne venaient point à leurs lèvres. J'avoue que je n'étais pas moins content qu'eux.

"Que vous dirai-je de plus? Moser est redevenu, comme devant, le plus laborieux et le plus économe des ouvriers, en même temps que le plus tendre des maris et le meilleur des pères. Il a rendu à sa femme une confiance exclusive que les apparences même les plus compromettantes ne seraient pas capables d'altérer. Son amitié pour moi rend Louise presque jalouse. Je les vois au moins une fois chaque semaine à la maison, ou ils y viennent avec nous, en famille. Ils ont, à l'heure où je vous parle, deux enfants qu'ils élèvent fort bien et au sujet desquels ils font les plus beaux rêves. Vous ne serez peut-être pas fâché non plus d'apprendre que leur présence a décidément mis en fuite mon cousin Jacques. On ne le voit plus. Je suis privé du plaisir de contempler sa face sournoise et de l'entendre me rappeler le canard de Vaucanson. Voilà mon histoire, faites-en ce que vous voudrez. C'est au moins un canevas facile à étendre, à broder, à embellir.

—Dieu m'en garde! s'écria Jean en serrant la main de son ami Philippe. La chose est complète, ainsi. J'ajouterai même que, sans vous en douter, vous m'avez conté une histoire qui est l'image des trois phases ordinaires de la vie: au début, l'amour; au milieu, la lutte; au déclin, le repos. Je me bornerai à reproduire votre récit aussi fidèlement que possible, et je m'estimerai heureux si je parviens à causer à autrui le plaisir que j'ai éprouvé en vous écoutant."

CHARLES BARBARA.

M. JEAN BUREAU, FILS, 156 rue St. Olivier, Québec, est le seul agent pour la ville et le district de Québec, et il est autorisé à recevoir tout argent et abonnements pour le *Journal pour tous*.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170 1/2 rue Sparks, Ottawa.